

En ce jour du 14 septembre 1855, la foire de Saint-Anthème offrait aux nombreux chalands un vaste éventail de produits locaux. Pour ceux qui venaient de loin, c'est-à-dire la majorité des participants de cet événement saisonnier, c'était bien le lieu idéal pour vendre ou s'approvisionner. Également pour renouer des contacts avec les habitants des bourgs ou hameaux avoisinants. C'était aussi l'occasion de revoir un cousin, une sœur partie s'établir loin de la ferme familiale, ou bien encore un ancien du régiment. Au milieu des étals, dispersés sur la grande place, se côtoyaient marchands de fromages et maquignons, bimbelotiers, merciers avec broderies et tissus, le tout dans une espèce de désordre anarchique, chacun ayant choisi son emplacement en fonction de son heure d'arrivée. Bon nombre de ces marchands étaient partis la veille, marchant de nuit, pour être assurés de trouver le meilleur endroit sur ce marché régional incontournable.

Malgré la fatigue, qui se lisait sur nombre de visages burinés par la vie au grand air et le soleil brûlant des dernières moissons, cela n'empêchait pas les rires et les exclamations de surgir des quatre coins de la place. On s'interpellait avec des rires, gras comme le cochon que l'on avait tué la semaine précédente. Les plaisanteries un peu

paillardes fusaient. Il était de bon ton de faire savoir à tous que l'on était encore vert, malgré les douleurs qui s'accrochaient avec acharnement sur des corps trop sollicités par le labeur. Tout cela créait une ambiance chaleureuse qui, sur les coups de midi, favoriserait encore, un peu plus, les tournées offertes entre marchands et chalands, à l'auberge.

À l'écart de ce remue-ménage avaient pris place les patrons scieurs de long. Ils étaient là, comme chaque année à pareille époque, pour former des équipes. Il fallait satisfaire la demande des propriétaires de coupes de bois dans le Forez et dans beaucoup de départements. Les plus respectés, et les plus recherchés, étaient douleurs¹. Ils étaient reconnus et admirés de tous, qu'il s'agisse des bûcherons ou des scieurs de long, mais surtout des propriétaires, qui savaient pouvoir compter sur eux pour mener à bien le travail des équipes, dont les hommes partaient pour de longs mois, loin de chez eux. Ils vivaient tous dans le confort rudimentaire d'une simple cabane, faite de branches trouvées sur place. La besogne ne leur faisait pas peur, ils œuvraient bien souvent de l'aube jusqu'au coucher du soleil, sans une plainte, mais pour un salaire qui leur permettrait de faire quelques acquisitions à leur retour, neuf mois plus tard.

Les hivernages se montraient rudes dans le massif du Forez, mais plus difficile encore était de devoir nourrir une bouche inutile. Les hommes avaient accompli leur part de travaux à la ferme depuis leur retour d'émigration de morte-saison. Ils s'étaient occupés de mettre le foin à l'abri, d'engranger les récoltes. Le bois avait été fendu et rentré dans le bûcher en ordre serré. Les souris elles-mêmes auraient bien du mal à trouver un abri entre les bûches de

1. Doleur : équarrisseur, du latin classique « dolare », équarrir. Certains étaient réputés pour la qualité de leur ouvrage réalisé avec une hache à blanchir qui pesait jusqu'à 10 kilos.

chêne et de frêne, qui avaient séché au moins deux années durant. Il fallait faire les labours avec le ou les bœufs pour les plus riches. Ensuite venaient les semailles, le battage des céréales, sans oublier de donner les derniers soins au bétail qui passerait l'hiver dans l'étable contiguë à la pièce principale de la ferme. Outre la cheminée qui occupait tout un mur, le souffle chaud des vaches entretiendrait la chaleur du foyer à travers la mince cloison de bois qui séparait, le plus souvent, les humains des animaux.

Sans embauche sur les coupes, la morte-saison les condamnait à rester cloîtrés dans les chaumières, inutiles et désœuvrés, le pire pour un homme qui se respecte. Bien souvent, il fallait compter la charge supplémentaire du père trop vieux pour travailler ou de la mère qui se retrouvait bien seule après le décès de son époux.

Les hommes du Forez avaient donc pris l'habitude, depuis des siècles, de se louer sur toutes les coupes de France. Allant vers les Pyrénées au sud ou vers le nord en Normandie. Il y avait ceux qui choisissaient la Creuse ou encore le Jura. Les Foréziens étant réputés pour leur travail, aucun scieur de long ne restait sur le carreau. Les kilomètres parcourus à pied, puis par chemin de fer à partir de 1850, leur avaient fait découvrir beaucoup d'horizons, d'autres visages et, pour quelques-uns, l'amour. Ceux-là n'étaient pas revenus à la ferme, laissant une place vide à la table familiale, des bras en moins pour les travaux. Les retours coïncidaient souvent avec l'arrivée du dernier-né, conçu dans la ferveur des étreintes qui précédaient le départ.

Durant la morte-saison, rares étaient les nouvelles du pays et de la famille qui pouvait bien s'agrandir, mais aussi pleurer un ancien, tout cela faisait partie des bonnes ou des mauvaises nouvelles du retour. Malgré tous les voyages

réalisés au fil des campagnes, seul le pays du Forez gardait une place privilégiée dans le cœur de ces hommes rudes et travailleurs.

Onze heures sonnèrent au clocher de l'église. Dans la foule des paysans endimanchés qui déambulaient dans la foire, un homme se distinguait par son allure et sa taille. Le Forézien n'est pas grand de nature, plutôt râblé et costaud, le teint hâlé par le vent et le soleil des sommets, il passe facilement dans les sous-bois pour la chasse ou la cueillette des champignons. Celui qui traversait la foire d'une enjambée souple ne semblait pas appartenir à cette contrée, pourtant nombre de chapeaux se soulevaient sur son passage par respect. Il répondait à tous d'un signe de main et en serrait plus rarement quelques-unes, sans qu'un seul mot franchisse ses lèvres fines. Son regard profond suffisait à rassurer son vis-à-vis. Ces hommes se comprenaient sans utiliser de vaines formules de politesse.

De l'autre côté de la place, un homme s'était immobilisé. Bien campé sur ses jambes écartées, il regardait la grande silhouette arriver à sa hauteur, les yeux plissés, le sourire aux lèvres. Il lança à trois pas :

— Alors, Le Doleur, cette fois-ci j'ai la coupe qui te convient ! Tu ne pourras pas refuser de travailler avec moi !

La voix était si forte qu'elle survola toutes les têtes qui se tournèrent dans sa direction. L'interpellé s'arrêta tout près de lui, à le toucher. Son regard scruta pendant quelques secondes ce visage gras au rire édenté. Il détailla les yeux sans éclat, les dents qui se déchaussaient, les rides profondes, la barbe de plusieurs jours, les cheveux en bataille. L'haleine chargée de mauvais vin l'atteignit au visage lorsque l'homme ouvrit de nouveau la bouche.

— Des années que j’attends cette occasion !

Sûr de ce qui semblait être une victoire pour lui, il éclata d’un rire sonore. Le Doleur, imperturbable, fouilla la poche de sa veste et en sortit une minuscule brindille de bois. Après l’avoir consciencieusement examinée, il la glissa entre ses lèvres fermées, puis lâcha d’une voix à peine audible :

— Tu te fatigues pour rien, Gros-Luc. Je ne travaillerai jamais ni avec toi ni pour toi.

— C’est une affaire en or, cette coupe !

— Fais-en profiter celui qui en veut de ton or.

— C’est toi que je veux, personne d’autre !

— Alors, tu ne feras pas cette coupe, tant pis pour toi.

Puis, comme s’il ne s’était rien passé, Le Doleur poursuivit son chemin. Dans son dos, Gros-Luc hurla en écumant :

— Cette année, tu feras la morte-saison dans l’arrière-boutique de ta mère ! Toutes les équipes sont formées, il ne restait plus que ma proposition d’embauche !

Joseph, impassible, entra dans l’auberge où il s’installa à la place que lui réservait la Lucienne, patronne des lieux et du ménage Courtieux. Celle-ci se précipita vers lui, un verre de vin blanc dans la main droite, un torchon dans la main gauche. Elle épousseta la table, plus par tradition que par nécessité, personne n’ayant occupé la chaise du Doleur depuis l’ouverture. Au cours de la matinée, Lucienne en avait chassé deux étrangers qui ne connaissaient pas la maison. Ils avaient un peu râlé, ne voyant pas d’autre table libre. « C’est comme ça ! Si vous voulez boire un coup, c’est au bar ou à la fontaine. Allez ! C’est moi qui vous régale du premier verre ! » Du coup, les deux hommes, des maquignons de passage, avaient accepté de boire gratis au bar sans un mot de plus.

— Eh bien ! Ce n'est pas une heure pour arriver à la foire, mon Joseph !

La Lucienne était la seule à l'appeler par son prénom, elle et sa mère bien entendu. Pour tous, il n'avait qu'un surnom, Le Doleur. C'était son métier avant tout et il était tellement réputé que cela en était devenu presque un titre comme pour monsieur l'instituteur ou monsieur le curé. Alors, il s'y était fait. On se fait à toutes choses et au respect des autres.

— Le Gros-Luc a raison, toutes les équipes sont formées, ils ont tous arrosé ça copieusement, crois-moi ! Tu l'as encore mis en rage.

— Il l'a cherché.

— Tant que tu seras là, au moins, il ne viendra pas vider ma cave ! Mais, après, je le connais, il va venir déverser sa bile ici, même si personne ne l'écoute, c'est un rancunier sournois !

— Moi aussi.

— Rancunier, mais pas sournois, mon Joseph ! Tout le monde te connaît et personne n'oserait médire de toi.

— Nous sommes en compte tous les deux. Et si toutes les équipes sont formées, cela veut dire qu'il ne trouvera pas de douleur aujourd'hui. Il lui faudra attendre la prochaine foire. Ça lui laisse un mois pour ruminer. Les meilleurs d'entre nous ont déjà trouvé un patron, je ne sais pas qui acceptera son offre. Il t'en a parlé ?

— Il est venu se pavaner comme un coq, mais je n'ai pas trop bien compris pourquoi. Il faut dire que la salle était pleine et que j'étais de partout à la fois.

— Comme tu dis, il se vante facilement, tout le monde sait de quoi il retourne avec lui.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire cet hiver ?

— J'ai déjà une proposition... La coupe est petite, je comptais trouver d'autres offres, pour compléter. Je n'ai pas donné ma réponse.

— Tu te débrouilleras bien pour t'occuper, va ! Je te quitte. Il ne faut pas que je laisse mes clients le gosier sec.

Le Doleur lui adressa un sourire et se plongea dans la contemplation du liquide couleur de paille, que lui avait servi la Lucienne. Il resta ainsi pendant de longues minutes, accaparé par ses réflexions, sans que son regard s'égaré ailleurs dans la salle. Il était tellement absorbé qu'il ne prêta pas immédiatement attention à l'homme qui s'était approché discrètement de sa table. Le chapeau qu'il tenait entre ses mains tournait entre ses doigts nerveux, ne semblant jamais vouloir s'arrêter. Il toussota, comme gêné de se trouver là. Joseph le regarda avec surprise, mais ne pipa mot. L'inconnu toussa de nouveau avant de se lancer.

— Vous êtes bien Le Doleur ?

— C'est effectivement mon métier.

— Je cherche celui que l'on appelle Le Doleur.

— Alors, c'est bien de moi qu'il s'agit.

— Je suis heureux de vous avoir trouvé. Depuis ce matin, je tourne sur la foire et je commençais à désespérer de vous rencontrer.

— Asseyez-vous donc, et cessez de triturer ce chapeau, il n'aura bientôt plus de forme.

— Désolé.

L'homme tira la chaise en face de Joseph et s'assit avec mille précautions. À le voir agir de la sorte, Le Doleur ne pouvait s'empêcher de penser que cet homme-là devait avoir une sacrée appréhension pour se mettre dans un tel état de nervosité.

— De quoi avez-vous donc peur, monsieur ?

— Avant de vous répondre, je dois m'assurer que je n'arrive pas trop tard.

— Si c'est pour manger, vous êtes en avance.

— Non ! Non ! J'ai mal formulé ma question. Je désire savoir si vous êtes toujours disponible pour un gros chantier.

Joseph plongea son regard dans celui de l'inconnu. Il était intrigué, mais ne voulait surtout pas le laisser paraître. Il répondit d'un air détaché, comme si tout cela n'avait aucune importance pour lui.

— Je ne sais pas encore. On m'a fait une offre pour une coupe. Je n'ai encore rien décidé. Vous désirez me faire une proposition ?

— Oui !

L'homme fut brusquement soulagé, ses mains cessèrent de s'agiter, il croisa les doigts à s'en faire blanchir les articulations. Des mains d'ouvrier ou de paysan, noueuses, et dont la callosité semblait ne pas avoir été sollicitée depuis longtemps. Des mains qui ne correspondaient pas à sa tenue vestimentaire, visiblement faite sur mesure, en aucun cas les habits du dimanche d'un ouvrier agricole.

— Il faut maintenant que je me présente. Je m'appelle Jean Wolf.

— Enchanté, Jean Wolf ! Moi, c'est Joseph.

Il lui tendit la main que le dénommé Jean serra avec empressement.

— Ce n'est pas moi qui suis important. La proposition que je viens vous faire est celle de mon maître, Étienne Fournier.

— Votre maître ?

— Oui, je suis chargé de vous convaincre d'accepter ce travail. C'est très important... pour lui.

— Ça le semble aussi pour vous, non ?

Il hésita quelques secondes avant de répondre.

— Oui, ça l'est aussi pour moi, en effet. Mais ça non plus, ce n'est pas important.

— Pourquoi tant de crainte ?

— Monsieur Fournier tient énormément à ce que ce soit vous qui réalisiez ce travail. Il s'est renseigné partout, vous êtes connu comme le meilleur doleur de France.

Le Doleur eut un sourire en lui coupant la parole.

— De la région peut-être, de France, je ne crois pas.

— Faites-moi confiance, si je vous dis cela, c'est que mon maître s'en est assuré. Même vos confrères le disent.

— Dans ce cas...

— Il s'agit d'un très gros chantier que vous serez le seul à conduire. Votre prix sera le sien !

— Puis-je au moins savoir de quoi il s'agit et dans quelle région cela se fera ?

— Bien sûr ! Je suis désolé, j'aurais dû commencer par ça. Monsieur Fournier fait construire un château pour sa fille, sur des terres qu'il a acquises après notre retour des Amériques. Ces terres se trouvent au-dessus du lieu-dit Le Fraisac, est-ce que vous connaissez ?

— Oui, je connais pour avoir travaillé pas très loin, un hiver. Vous dites que vous revenez des Amériques ?

— En effet. Monsieur y a fait fortune dans les mines d'or. Maintenant, il veut vivre en France.

— Et la tâche consistera en quoi ?

— Toutes les pièces du futur château seront équipées de poutres en chêne. Des billes de superbe qualité qui viennent des meilleures forêts.

— Quelle longueur de fût aurai-je à travailler ?

— Les plus longues feront dix mètres. Il y aura égale-

ment les encadrements intérieurs des fenêtres et des portes à réaliser. En tout, pas loin de trois cents pièces à tailler.

— Trois cents pièces ! Mais la morte-saison ne me suffira pas, surtout seul !

— S'il le faut, mon maître vous payera à l'année. Les maçons en sont aux soubassements. Ils travaillent vite et bien.

— J'espère que vous avez choisi des Creusois, ce sont les meilleurs dans la profession.

— En effet, tous le sont. Ils vont bientôt avoir besoin des vingt encadrements du rez-de-chaussée. Ce sera votre première tâche à réaliser.

— Cela fait tout de même quatre-vingts pièces à tailler. L'hiver va arriver et les maçons ne pourront plus monter les murs à cause des pluies, du froid et de la neige qui risque de tomber d'ici deux mois.

— Nous savons tout cela. L'important est que vous puissiez commencer le plus tôt possible. Je suis prêt à vous conduire sur place, avec ma calèche, le jour qui vous conviendra.

Joseph se cala sur le dossier de sa chaise, fixant avec insistance son interlocuteur.

— Vous allez bien vite en besogne. Je n'ai pas encore accepté la charge.

— Vous ne pouvez pas refuser une offre comme celle-ci !

— Pourquoi ?

Jean Wolf hésitait, il eut le sentiment que Le Doleur se faisait prier pour obtenir un bon salaire. Ses mains recommencèrent à malmener son chapeau.

— Laissez donc ce chapeau tranquille, à la fin ! Je n'ai pas accepté, car je n'ai pas donné mes conditions.

Nous y voilà, pensa Wolf.

— Normalement le mois est payé soixante-dix francs.

— C'est ce que mon maître a pensé aussi.

— Bien ! Comme le travail à accomplir est encore plus soigné qu'à l'habitude, d'après ce que je comprends, ce ne serait pas trop exiger que de demander quatre-vingts francs.

Ce fut au tour de Jean Wolf de le fixer intensément. Il était brusquement devenu calme, comme soulagé.

— Monsieur Fournier aurait plutôt pensé...

Il laissa sa phrase en suspens, l'air gêné.

— Je ne travaillerai pas à moins, affirma calmement Le Doleur.

— Je comprends bien, monsieur, je comprends bien.

Un sourire apparut sur les lèvres de Wolf. Lui qui s'était montré jusqu'ici très nerveux sembla brusquement très détendu. La dernière affirmation du Doleur lui avait fait comprendre qu'il venait d'accepter le travail, c'était la seule chose qui importait. Il ouvrit sa veste et détacha de sa ceinture une bourse qu'il déposa à côté du verre de Joseph.

— Voici une avance de trois mois de salaire. Il y a exactement trois cent soixante francs dans cette bourse.

Le Doleur le regarda incrédule.

— Trois cent soixante francs !

— Oui. Mon maître vous paiera cent vingt francs par mois, jusqu'à la fin de votre travail. Il sait que vous n'abuserez pas et que vous accomplirez tout cela sans essayer de le tromper, et avec une qualité que personne ne pourra contester. De plus vous serez logé et nourri sur place dans une ancienne maison inoccupée. Je suis chargé de subvenir à vos besoins, quels qu'ils soient. Vous devrez vous consa-

crer uniquement à votre travail de douleur, à rien d'autre. Le dimanche et les jours de grand froid, pendant l'hiver, vous pourrez vous reposer. Je serai également à votre disposition pour vous conduire le dimanche, à Valcivières, pour y voir votre mère si vous le désirez.

Le Doleur hésita, puis il soupesa la bourse qui semblait le narguer. Jamais il n'avait entendu parler d'une telle offre pour de l'équarrissage, même de grande qualité. Il repoussa la bourse devant les mains d'un Jean Wolf médusé.

— Vous... vous refusez cette offre ?

Joseph crut un instant que l'homme assis en face de lui allait rejoindre ses ancêtres tellement il était pâle. Il s'était figé des pieds à la tête. Son corps, la table et la chaise ne faisaient plus qu'un, semblant être soudés ensemble. Il devait peser des tonnes à cet instant précis. Ses yeux ne cessaient de faire des allers et retours entre la bourse et Le Doleur, dont le visage imperturbable ne laissait rien voir de ses réflexions intérieures. Le Gros-Luc aurait bien pu surgir dans l'auberge, en beuglant son mépris, que cela n'aurait eu aucun effet sur les deux hommes qui se faisaient face.

— Je me demande...

Joseph laissa sa phrase en suspens.

— Oui ? Quoi ? parvint à articuler péniblement Jean Wolf.

— ... qu'est-ce qui se cache derrière une offre aussi généreuse ?

— Rien ! lâcha piteusement Wolf, qui voyait se profiler un refus de la part de Joseph. Absolument rien, je vous l'assure... Vous avez ma parole !

— Je trouve la proposition trop belle. Vous pourriez trouver un doleur compétent pour beaucoup moins que ça.

— Mon maître vous veut, vous ! Uniquement vous, sur cette construction.

— Donc, si je refuse, le château en restera là ? La demoiselle n'aura jamais de belle demeure ?

Malgré le brouhaha incessant de l'auberge, il sembla qu'un silence pesant s'installa à cette seule table.

— Vous auriez peut-être dû me faire cette offre d'abord, plutôt que de lancer une telle entreprise. Ou encore choisir un autre ouvrier.

Cette fois, Joseph crut voir des larmes perler au bord des yeux vides de celui qui lui faisait face. Il décida de mettre fin au supplice de cet homme qui ne lui avait rien fait ; même s'il trouvait toute cette affaire bizarre, il paraissait honnête et digne de confiance.

— Je ne peux pas accepter... une telle avance. Je commencerai quand vous le voudrez, je n'ai aucune attache, en dehors de ma mère, comme vous semblez déjà le savoir.

À cet instant, le visage de Wolf sembla irradier de bonheur.

— Vous m'avez fait peur ! Très peur même. Patronne ! Apportez-nous votre meilleur vin ! Pour l'avance, mon maître tient absolument à ce que vous acceptiez.

Wolf repoussa la bourse vers Le Doleur. La Lucienne s'approcha de la table avec une bouteille de vin blanc et un verre supplémentaire.

— Alors, Joseph, as-tu trouvé une coupe ?

— Mieux que ça, Lucienne. Beaucoup mieux que ça, crois-moi ! Mais je vais m'absenter pour longtemps, je le crains.

— Je te garde toujours ta place, ne t'inquiète pas pour ça. Voulez-vous manger ? C'est bientôt l'heure et

le Jules a mijoté un civet de lièvre, c'est bien ce qu'il fait de mieux ici.

Le couvert fut vite dressé. En femme habituée à recevoir ses clients comme des amis, elle prit soin d'eux tout au long du repas.